

Séance du 16 janvier 2023

Jean Giono ou le voyageur immobile : mythe ou paradoxe ?

Jean-Pierre REYNAUD

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS CLÉS

Jean Giono-Voyageur immobile-Manosque

RÉSUMÉ

Connaissant personnellement Jean Giono, son œuvre et sa vie, l'auteur a toujours trouvé étonnant que le célèbre romancier manosquin se définisse comme un « voyageur immobile ». C'est sans compter deux autres définitions données de lui-même et recueillies au cours de lectures et d'interviews : « pour mentir il faut beaucoup de sincérité » et « rien n'est vrai, tout est faux, même moi ». C'est à la fois un mythe et un paradoxe qui font ici l'objet de la modeste analyse de la vie et des œuvres de Jean Giono.

Jean Giono ou le voyageur immobile... C'est l'écrivain lui-même qui se définit comme tel. Mais était-il vraiment si immobile que ça... ? C'est ce que je vous propose de découvrir dans les lignes qui suivent. C'est le titre que donne Giono à un court récit où il évoque un souvenir d'enfance et c'est celui d'un chapitre de *L'Eau Vive*¹ dans « La Rondeur des jours ». Rien de plus attendrissant et séduisant que de lire, en introduction de mon propos, quelques portions de ce magnifique petit texte ! On rappelle qu'enfant, en visite chez une tante à Manosque, comme chaque jeudi, il s'éclipse pour rejoindre, dans la ruelle toute proche, l'épicerie-mercerie de Mademoiselle Alloison qu'il décrit comme « un long piquet avec une charnière au milieu » :

« Elle savait par cœur ce que je venais chercher ; elle rentrait dans sa cuisine et me laissait seul dans l'épicerie... Il n'y avait qu'une lampe à pétrole pendue dans un cadran de cuivre. On semblait être dans la poitrine d'un oiseau : le plafond montait en voûte aiguë dans l'ombre. La poitrine d'un oiseau ? Non, la cale d'un navire. Des sacs de riz, des paquets de sucre, le pot de la moutarde, des marmites à trois pieds, la jarre aux olives, les fromages blancs sur des éclisses, le tonneau aux harengs... Des morues sèches pendues à une solive jetaient de grandes ombres sur les vitrines à cartonnages où dormait la paisible mercerie, et, en me haussant sur la pointe des pieds, je regardais la belle étiquette du "fil au chinois". Alors je m'avançais doucement ; le plancher en lattes souples ondulait sous mes pieds. La mer, déjà, portait le navire. Je relevais la boîte au poivre. L'odeur. Ah ! Cette plage aux palmiers avec le Chinois et ses moustaches. J'éternuais. "Ne t'enrhume pas Janot. Non, mademoiselle". Je tirais le tiroir au café. L'odeur. Sous le plancher l'eau molle ondulait : on la sentait profonde, émue de vents magnifiques. On n'entend plus les cris du port. Dehors, le vent tirait sur les pavés un long câble de feuilles sèches. J'allais à la cachette de la cassonade. Je

¹ *L'eau vive*, tome 1, « La Rondeur des jours », Gallimard, 1994.

choisissais une petite bille de sucre roux. Pendant que ça fondait sur ma langue, je m'accroupissais dans la logette entre le sac des pois chiches et la corbeille des oignons ; l'ombre m'engloutissait : j'étais parti ».

On embrasse là, dans ces quelques lignes, l'univers d'imagination et de création de Jean Giono, qui révèle un foisonnement d'images simples mais si belles. Il doit, en grande partie, l'initiation au voyage imaginaire à son père avec qui il eut une relation très forte... Ce dernier lui fit découvrir, grâce à son goût pour la fable et le récit, l'immense territoire de l'imaginaire. Lorsqu'il s'assoit dans l'échoppe de son vieux père de cordonnier (qui avait 50 ans à sa naissance), il voyage aussi, car d'étranges visiteurs, des marginaux errants, souvent d'anciens « carbonari » italiens, racontent à leurs hôtes manosquins les belles histoires de leurs pérégrinations d'exilés. Ce père l'envoie à 5 ans, en courte villégiature, dans une famille de bergers à Corbières près de Manosque. Il en tirera une vraie admiration pour ce métier et ses hommes. Ce fut son premier voyage « physique » au sens littéral du terme. Vers ses 12 ans, toujours poussé par son père qui veut « qu'il voie le monde et les hommes »² c'est une autre aventure qui le mène en diligence, avec cinq francs en poche, sur les routes de cette Haute Provence, rude et lumineuse à la fois. À l'étape de Banon, un maquignon l'invite à l'accompagner dans les foires de la région. Après deux ou trois jours à travers la Montagne de Lure (qui deviendra une source féconde d'imagination littéraire) et arrivant à Sisteron, il rentrera en « chemin de fer » à Manosque. Lors de l'été 1911, il fera un long séjour en Suisse, à Vallorbe, dans la famille de la sœur de son père, Marguerite Fiorio. Le voyageur immobile de l'enfance et de l'épicerie-mercerie devient quand même petit à petit un explorateur du temps et de l'espace. Ce qui n'induit pas chez lui un vrai « goût des voyages », jusqu'à ses 50 ans, comme nous le verrons plus loin. Il sera casanier, fidèle à sa ville et à son logis. La même année 1911, juste sorti de l'adolescence, il devient employé du Comptoir d'Escompte de Manosque, car il doit alors quitter le Lycée après la seconde pour subvenir aux besoins de ses parents (son père tombe malade à 66 ans et sa mère, lingère, gagne peu) : son salaire est modeste (5 francs par semaine) et, passionné de lecture, il lit des « Classiques Garnier » à 95 centimes : Aristophane, Virgile, Sophocle, Eschyle, Corneille, Shakespeare, Cervantès. Il part en promenade dans les collines qui bordent la ville, s'allonge immobile sous un olivier, et part en voyage au fil de ces lectures où il puisera inspiration, faits historiques, personnages fameux, pays et paysages que son imagination et son don pour la fantaisie glisseront plus tard dans ses œuvres. À la banque, il est chasseur et distribue des missives un peu partout autour de Manosque, et recueille dans sa mémoire une foule de détails de la nature et des hommes qui deviendront des mots et des phrases dans ses livres. Mobilisé en 1915, il connaîtra l'horreur de cette guerre dans les tranchées de Verdun et de la Somme. Contraint de voyager tout au long du front, ses seuls écrits furent les nombreuses lettres à ses parents dans lesquelles il s'attachera à leur cacher ses souffrances, les rassurant par de menus détails de sa vie quotidienne. Il sera profondément et douloureusement marqué par ce qu'il vit et vécut lors du conflit. De là naissent son pacifisme et le rejet de toute guerre. Plus tard dans les années trente, il évoquera quelques souvenirs dans *Le grand troupeau* ou *Refus d'obéissance*. Il reprend son poste à la banque après l'armistice où ses qualités seront appréciées et lui feront gravir les échelons professionnels. Il perd son père en avril 1920, puis se marie avec celle qui partagera sa vie, Elise Maurin, institutrice qui abandonna son métier pour se consacrer entièrement à l'œuvre de son époux, en déchiffrant puis en tapant à la machine à écrire les manuscrits de ses œuvres.

² *Jean le Bleu*, Grasset, 1932.

À partir de 1920, et pendant cinq ans, il ne cessera d'écrire. C'est assis immobile derrière son bureau, à l'abri de la grille qui le sépare des clients et lorsque ces derniers lui laissent un peu de répit, qu'il va écrire ses premières œuvres au dos de bordereaux de papier jaune. Ce sont des poèmes en prose qui seront confidentiellement publiés dans quelques petits journaux locaux et régionaux, des pages autobiographiques, de petites nouvelles. Lucien Jacques, avec lequel se construira une belle, profonde et solide amitié, remarque ces petites œuvres dans un modeste journal culturel de Marseille, « La Criée », animé par un de ses amis. Lucien y tient une chronique, « Chronique de l'Artisan ». Il écrit à Giono et échange avec ce dernier de 1921 à 1924. Cette année-là est celle de leur rencontre à Marseille. Lucien Jacques fonde alors sa propre revue, les « Cahiers de l'Artisan » et y publie quinze poèmes en prose de Giono, sous le titre « Accompagnés de la flûte ». C'est le début de la carrière d'écrivain de Jean Giono. De 1925 à 1926, Giono écrira son premier vrai roman *Naissance de l'Odyssee*³. Pour un voyageur qui se dit immobile, voilà un monument de contradiction car, certes dans l'imaginaire et le poétique, la re-création romanesque de ce périple antique lui fait parcourir toute la Méditerranée. Refusé par Grasset, ce roman ne sera finalement publié qu'en 1930, alors que l'auteur est devenu célèbre. C'est *Colline*⁴, accepté et publié par Grasset, qui voit l'auteur accéder à la notoriété en 1929, encensé par les plus grands auteurs de l'époque (Gide, Paulhan, Chamson, Guéhenno...) avec qui il aura des liens d'amitié. C'est le début des voyages et séjours à Paris. Il faut alors prendre la Micheline ou le car à Manosque, puis le train de nuit à Marseille pour Paris. Quelle mobilité !

Giono quitte alors la banque pour embrasser définitivement le métier d'écrivain. Il peut, grâce aux premiers revenus de ses écrits, acheter une maison à Manosque, Le Paradis, qui deviendra son port d'attache, et où il vivra avec sa famille jusqu'à sa mort, et dans laquelle, assis à sa table dans le bureau qu'il surnommera affectueusement « son phare », il écrira la très grande majorité de ses œuvres. Un port, un phare, quels symboles de voyages ! Mais revenons un peu sur le voyageur immobile... Vers 1929, Giono, séduit par le roman de Melville, *Moby Dick*, décide d'en entreprendre la traduction en français. Elle sera effectuée en collaboration avec Lucien Jacques et une amie anglaise, Joan Smith. Ils travailleront plusieurs années à cette traduction. Mais ce roman, il le lit au départ en anglais et, comme il le dit dans *Pour saluer Melville*⁵, sa lecture fut pendant des années auparavant son compagnon étranger. Il se verra vivre Achab et ses exploits océaniques. Écoutons-le : « Je l'emportais régulièrement avec moi dans mes courses à travers les collines. Ainsi, au moment même où souvent j'abordais ces grandes solitudes ondulées comme la mer mais immobiles, il me suffisait de m'asseoir, le dos contre le tronc d'un pin, de sortir de ma poche ce livre qui déjà clapotait pour sentir sous moi et autour la vie multiple des mers. Combien de fois au-dessus de ma tête, n'ai-je pas entendu siffler les cordages, la terre s'émouvoir sous mes pieds comme la planche d'une baleinière ; le tronc gémit et se balance contre mon dos comme un mât, lourd de voiles ventelantes. Levant les yeux de la page, il m'a souvent semblé que Moby Dick soufflait là-bas devant, au-delà de l'écume des oliviers, dans le bouillonnement des grands chênes ».

À partir de 1930, nous allons évoquer maintenant, chronologiquement, géographiquement, les œuvres de l'écrivain. Cela va nous conduire sur les chemins de la pensée, de la rêverie, de l'allégorie, de l'illusion, de la construction littéraire, et sur les routes de voyages. Au cours de ces voyages, Giono récoltera des histoires

³ *Naissance de l'Odyssee*, Grasset, 1930.

⁴ *Colline*, tome 1 de la trilogie de *Pan*, Grasset, 1928.

⁵ *Melville*, Gallimard, 1941.

d'hommes, des anecdotes ou faits divers, des paysages, des climats qui, mêlés à sa fertile et poétique imagination, donneront des scénarios, des décors, des personnages. Il affirma pourtant dans *Noé*⁶, mais c'est valable pour toutes ses œuvres, « Rien n'est vrai. Même pas moi... Tout est faux ». Oui, mais on retrouve toujours dans sa lecture quelques bribes de vérité venant de ses sources de lecture et d'observation. S'avouant grand menteur, il dit aussi « Pour bien mentir il faut beaucoup de sincérité »⁷. Il y eut des grands voyages, des moyens voyages, des petits voyages. Il n'eut aucun véhicule, à part un vélo avec lequel, pendant la guerre, il partait vers ses fermes de la Margotte, près de Forcalquier, ou du Criquet près de Céreste, d'où il approvisionnait sa petite famille, ses amis, des personnes qu'il cachait et hébergeait chez lui au Paraïs. Tout au long de son chemin, il croise des paysans de Haute Provence qui l'inspireront, notamment des bergers et leurs troupeaux, sujets présents dans toute son œuvre. Un peu plus loin, c'est à pied, en 1935, qu'accompagné de jeunes gens en visite chez lui, qu'il part dans le haut pays et s'arrête par hasard, contraint par une entorse du genou, sur le plateau du Contadour où naîtra un mouvement inspiré de ses idées. Plusieurs séjours annuels jusqu'en 1939 y verront passer, au côté de Jean Giono et de Lucien Jacques, de nombreux jeunes gens dans l'ambiance caractéristique de cette avant-guerre qui vit l'essor des auberges de jeunesse. Marseille, que l'on rejoint en car ou en train, ou encore dans l'auto d'un ami, fut une étape régulière sur le chemin de Paris, de l'Italie ou des Baléares. Quelques escapades coquines avec des admiratrices y virent aussi le jour. Un pays cher à Giono était le Trièves, en Dauphiné, facilement relié à Manosque par la voie ferrée. Chaque été, sa famille et lui y résidaient quelques semaines au frais, loin de la chaleur manosquine. Ces séjours dans les merveilleux villages du Trièves furent une riche source d'inspiration pour de célèbres romans : « *Un de Baumugnes* »⁸ à St Julien en Bauchène, « *Les Vraies richesses* »⁹ à Lalley et à Treminis, ainsi que « *Regain* »¹⁰, « *Batailles dans la Montagne*¹¹ », « *Un roi sans divertissement* »¹².

Paris et son monde reçurent de nombreuses visites de Jean Giono, pour des réunions littéraires, des visites chez les éditeurs, les réunions du Jury du Goncourt où il siégea dès 1954, mais aussi pour des escapades coquines évoquées plus haut. De 1931 à 1934, ce fut plus qu'une escapade car, sous le prétexte de visites et rencontres avec ses éditeurs où ou d'autres écrivains, il eut une relation tumultueuse avec une journaliste-écrivain, Simone Théry, qui l'accompagnera d'ailleurs à Berlin, en février 1931. Cette liaison, une parmi tant d'autres, était le vrai but de ces séjours parisiens. Relation qui perturbera profondément Giono, qui sortira péniblement de cette véritable crise sentimentale. Son premier voyage à l'étranger eut lieu en 1931, Simone Théry l'accompagnant, en Allemagne pour une série de conférences. À la même période, il renonça à un voyage à Moscou où Gide le conviait. La période de la guerre 39/40 fut funeste pour lui. Mais s'il ne voyage plus, vivant retiré à Manosque, il va redevenir ce fameux voyageur immobile et continue d'écrire beaucoup. Pacifiste convaincu et militant, il répond quand même à sa mobilisation en septembre 1939, mais il est tout de suite arrêté pour délit d'opinion. Il est emprisonné à Marseille au Fort St-Nicolas où il restera un long mois avant d'être finalement libéré. Au cours de ce pénible séjour, nous

⁶ *Noé*, éditions de la Table Ronde, 1947.

⁷ Citation dans Entretiens avec Jean et Taos Amrouche, été 1952 ; diffusés par la Radio diffusion française en 1953 ; puis retranscrits et publiés chez Gallimard en 1990.

⁸ *Un de Baumugnes*, tome 2 de la trilogie de *Pan*, Grasset, 1929.

⁹ *Les vraies richesses*, Grasset, 1942.

¹⁰ *Regain*, tome 3 de la trilogie de *Pan*, Grasset, 1930.

¹¹ *Batailles dans la montagne*, Gallimard, 1937.

¹² *Un roi sans divertissement*, Gallimard, 1947.

allons le retrouver en vrai voyageur immobile, comme un retour à l'enfance. Il raconte ce séjour à Jean Carrière, son disciple languedocien, au cours d'un entretien qui sera radiodiffusé. Seul dans sa cellule, à peine éclairée par une étroite imposte, le regard au plafond et sur les murs, et ayant comme il le dit épuisé ses souvenirs et amenuisé sa richesse intérieure, il contemple et accompagne les petits nuages qui passent devant l'imposte, et voici transcrits ses propos : « Alors tu es obligé de faire appel à l'imagination. Et alors là, heureusement, les murs de la vieille prison étaient couverts de salpêtre et de cette carte de géographie extraordinaire que pouvaient faire les boursoufflures de salpêtre sur le plafond. Alors je me mettais à plat dos sur mon lit et je regardais la carte de géographie prodigieuse de mon plafond. Dans cette carte de géographie, il y avait des continents, des îles, des archipels, des presqu'îles, des isthmes, tout ce que l'on veut, des continents extraordinaires, d'un monde tout à fait imaginaire et inconnu, nouveau par conséquent, le blanc sur toutes les cartes définitives. Alors, couché sur mon lit, et les yeux au plafond, je faisais d'immenses périple. Je partais d'un point avec un petit bateau et j'allais me balader dans des mers invraisemblables ; alors dans ces mers il y avait des rencontres de personnages, de monstres, de poissons, de tempêtes, d'orages, tout ce que tu peux imaginer et à ce moment-là la prison ne compte plus »¹³.

À la libération, soupçonné, à tort, de collaboration, il sera de nouveau arrêté et déporté quelques semaines à St-Vincent-les-Forts dans les Basses-Alpes. Une fois libéré, Giono fera ensuite plusieurs longs voyages ; en Espagne et notamment à Majorque où il achètera une maison et s'y rendra chaque année ; en Angleterre et en Écosse où il appréciera le climat humide, brumeux et pluvieux ; en Italie plusieurs fois, où, complétant par l'observation ce qu'il connaissait de l'histoire familiale paternelle, il trouvera de nouveaux thèmes romanesques et même l'idée de son seul roman historique, « Le désastre de Pavie¹⁴ ». Nous pourrions trouver plusieurs œuvres où nous retrouverions Giono voyageur. Par exemple dans « *Le Chant du Monde*¹⁵ » où les flots impétueux de la rivière de montagne malmènent Matelot et Antonio ; et bien entendu ce que l'on pourrait appeler la saga d'Angelo, où dans « *Le hussard sur le toit*¹⁶ », Giono nous conduit à parcourir, après l'Italie, sa chère Haute-Provence. Sa fille Sylvie raconte que son père était un fidèle lecteur de « *National Geographic Magazine* » et qu'à travers ses articles, ses reportages photographiques, il voyageait en fait beaucoup, du coup immobile, et décrivait à ses filles les pays évoqués. Mais son talent de conteur et son imagination rêveuse et inassouvie les faisaient apparaître d'une beauté telle que, venue sur place les visiter, Sylvie les découvrait avec déception. Les pays qu'il contait étaient plus beaux, dit-elle. Mais il est temps de conclure en vous invitant à partir chez Jean Giono pour partager ses voyages, qu'ils soient imaginaires ou réels. Je vous remercie.

NOTES :

- L'ensemble des *œuvres romanesques complètes* de Jean Giono a été publié dans la collection La Pléiade, dès 1971
- La source principale de ce récit, outre les souvenirs personnels, est l'ouvrage de Pierre Citron « *Giono, 1895-1970*, » publié en 1990 par Le Seuil.

¹³ Entretiens avec Jean Carrière en Juillet 1965 sur France Culture ; 2 CD réédités par l'INRA ; transcription publiée en 1985 aux éditions de La Manufacture dans la collection « Que sais-je ? ».

¹⁴ *Le désastre de Pavie*, Gallimard, 1963.

¹⁵ *Le chant du monde*, Gallimard, 1934.

¹⁶ *Le hussard sur le toit*, Gallimard, 1951.